



Dossier de presse

# SPLENDEURS DES COURTISANES

Japon, peintures ukiyo-e  
du musée Idemitsu

Myagawa Isshō (1689-1739) - Le Jeu de cartes. Encre et couleurs sur soie. Crédit : musée Idemitsu

1<sup>ère</sup> partie : du 19 septembre au 9 novembre 08  
2<sup>ème</sup> partie : du 18 novembre au 4 janvier 09

## Musée Cernuschi

7 avenue Vélasquez 75008 - Paris- Tél : 01 53 96 21 50

[www.cernuschi.paris.fr](http://www.cernuschi.paris.fr)

métro Villiers ou Monceau; bus 30,94



MAIRIE DE PARIS



musée de France

# SOMMAIRE

Présentation de l'exposition .....	p.3
Carte d'Edo et de ses différents quartiers.....	p.4
Edo, une ville, une période .....	p.5
Le thème de l' <i>ukiyo-e</i> .....	p.6
Les sujets de l' <i>ukiyo-e</i> .....	p.11
Les peintres et leurs techniques.....	p.12
La naissance de l' <i>ukiyo-e</i> .....	p.14
La 1ère moitié du XVIII <sup>e</sup> siècle à Edo et Kyôto .....	p.15
La fin du XVIII <sup>e</sup> siècle .....	p.16
Le XIX <sup>e</sup> siècle .....	p.17
Glossaire .....	p.18
Informations pratiques, programme des conférences et animation .....	p.23

## PRÉSENTATION DE L'EXPOSITION

La peinture de scènes de la vie quotidienne a une longue histoire au Japon. A partir du XVI<sup>e</sup> siècle, scènes de divertissement tels que fêtes, festins et banquets, et représentations de la vie urbaine ornent de plus en plus souvent les intérieurs des maisons nobles, sous la forme de paravents et cloisons décorées. Au XVII<sup>e</sup> siècle, ce genre connaîtra son âge d'or. Aux scènes de la vie urbaine de la capitale impériale, Kyôto, répondent bientôt des représentations des lieux célèbres de la nouvelle capitale des régents militaires (shogun) Tokugawa, à Edo, l'actuelle Tôkyô. L'*ukiyo-e* doit en partie son origine à cette peinture de la vie moderne des grandes villes.

Littéralement «monde flottant», l'*ukiyo*, dont le nom est un jeu de mot sur l'expression homonyme *ukiyo* (littéralement, «ce monde de souffrances»), désigne avant tout un état d'esprit, libre et détaché, une forme de dandysme caractéristique des citadins de la période d'Edo (1615-1868).

Mentionnée pour la première fois en 1682, l'*ukiyo-e*, «images du monde flottant», est l'expression de cet idéal, et prend principalement pour thèmes les plaisirs de la vie : théâtre, fêtes et, bien sûr, scènes de la vie des quartiers de plaisirs. Les artistes de cette école sont souvent des professionnels travaillant pour une clientèle citadine, et qui adaptent à la peinture de la vie moderne les techniques de la peinture décorative dans le style japonais. Le développement de l'estampe et des livres imprimés contribue à populariser le style et les thèmes de cette école dans de larges couches de la population.

Le musée Idemitsu, à Tôkyô, possède une des collections les plus riches au Japon dans le domaine de la peinture de mœurs (*fuzoku-ga*) et de l'*ukiyo-e*. Constitué à une époque où l'estampe *ukiyo-e* était déjà très en vogue mais où la peinture de cette école restait encore un peu négligée, cet ensemble offre un panorama très complet du développement de ces écoles depuis leurs origines jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle.



Nishikawa Sukenobu( 1671-1750), *Courtisane prenant le frais sur un banc*. Rouleau , encre et couleurs sur papier, 91,7 x 35 cm. Milieu du XVIII<sup>e</sup>. Crédit : Musée Idemitsu

# CARTE D'EDO ET DE SES DIFFÉRENTS QUARTIERS



## EDO : UNE VILLE, UNE PÉRIODE

La période d'Edo (1615-1868) est pour le Japon une longue période de paix ininterrompue. Le Japon connaît alors un essor urbain considérable. Fondée presque de toutes pièces au début du XVII<sup>e</sup> siècle, reconstruite après le terrible incendie qui la détruit presque entièrement en 1657, Edo, qui deviendra Tôkyô en 1868, devient rapidement une des plus grandes villes du monde, dépassant le million d'habitants. Kyôto reste le centre majeur de l'artisanat de luxe, tandis qu'Ôsaka, surnommée la «cuisine du Japon» (*Nihon no daitokoro*) est la plaque centrale du commerce.

Le système du *sankin kôtai* qui oblige des membres des familles des chefs régionaux, les *daimyos*, à résider à Edo en alternance une année sur deux, grossit la population de la capitale du personnel nombreux des grandes maisonnées. Une population avide de luxe, de plaisirs en tous genres investit les lieux publics, se mêlant aux plus riches des marchands, financiers, intendants ou entrepreneurs.

### Les quartiers de plaisir

Les autorités tentent de contrôler la prostitution en l'assignant à certains quartiers réservés, tels que Shimabara, à Kyôto, ou Yoshiwara à Edo, et Shinmachi à Ôsaka.

D'abord situé non loin de Nihonbashi, au centre

de la capitale shogunale, Yoshiwara est éloigné, après l'incendie de 1657, hors de l'agglomération au nord-est, direction considérée comme néfaste, du château.

Entouré d'une digue et d'une muraille délimitant un quadrilatère, ce quartier, qui mêle différentes couches sociales, est accessible par bateau, en remontant le cours de la Sumida depuis Yanagibashi, près du pont de Ryôgoku, puis en empruntant le canal Sanya.

Le fleuve devient ainsi un des hauts lieux de la vie à Edo. Les badauds viennent se rafraîchir en été, sur les rives ou sur des embarcations, près des ponts de Ryôgoku et d'Asakusa. Les maisons de thé (*chaya*), de simples buvettes au départ, commencent à servir une nourriture plus raffinée, donnant naissance aux premiers restaurants. Ces établissements sont aussi des lieux de rencontre ou de prostitution.

Cependant, les théâtres restent situés non loin de Nihonbashi, près du château des shôguns, dans l'actuel quartier de Ginza, formant un autre haut lieu d'amusements à Edo.



Anonyme, *Paravent à décor de vues d'Edo* (détail). XVII<sup>ème</sup> siècle. Crédit : Musée Idemitsu

## LE THEME DE L'UKIYO-E

Durant la période Edo (1615-1868), le Japon connut un nombre d'écoles de peinture et de genres picturaux sans précédent dans son histoire. Si certaines existaient déjà, comme les écoles Kanô et Tosa, beaucoup émergèrent après la réunification du pays, sous le shogunat des Tokugawa, au début du XVII<sup>e</sup> siècle. De cette réunification naquit une ère de stabilité et de croissance qui persista pendant près de deux cent cinquante ans. L'un des premiers de ces mouvements nouveaux fut l'*ukiyo-e* ou «images du Monde flottant».

(...) Il a pour thème principal les plaisirs et divertissements populaires dans les centres urbains qui florissaient à l'époque. Si certains exemples précoces du genre apparurent dans la région de Kyôto et Ôsaka (le Kansai), l'*ukiyo-e* ne trouva son expression classique qu'à travers les peintures et estampes créées à Edo, la capitale shogunale, après 1690. Il finit d'ailleurs par être identifié presque exclusivement à cette ville.

### Que signifie l'expression «Monde flottant» durant la période Edo ?

(...) Au Japon, le terme d'*ukiyo* a une longue histoire. A l'origine, cette expression bouddhiste faisait référence au caractère éphémère de la vie, dans un monde où toute joie est considérée comme fugace et où toute expérience est teintée de tristesse. Au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, toutefois, le concept commença à s'inverser. Au lieu de souligner l'adversité et le chagrin, il se mit à désigner les plaisirs de la vie, des plaisirs évanescents, certes, mais dont il faut profiter tant qu'ils s'offrent à nous. Il exprimait une philosophie de vie particulièrement prisée par certains membres des classes de marchands dont la prospérité était récente (les *chônin*), dans les centres urbains en pleine croissance de l'époque. Dès le début des années 1660, c'est dans cette acception nouvelle que le terme de «Monde flottant», *ukiyo*, apparut dans le titre d'un ouvrage de fiction à succès publié à Kyôto. En 1680, voire plus tôt, c'est dans le même état d'esprit qu'*Ishikawa Moronobu* (mort en 1694),

souvent décrit comme le «fondateur» de l'*ukiyo-e*, commença à se qualifier d'*ukiyo-eshi*, «peintre de l'*ukiyo-e*».

### Une vision de l'existence et un style de vie

Le «Monde flottant» ne désigne donc pas un lieu, mais une vision de l'existence, une attitude qui, adoptée par de plus en plus d'adeptes, engendra vite un style de vie qui s'exprimait à travers un ensemble de goûts et loisirs partagés. Ce sont sans doute les habitués du Yoshiwara qui illustraient le mieux cette philosophie, ces hommes qui, par leur richesse, leur sophistication et leur sens de la mode, obtenaient les faveurs des courtisanes les plus recherchées du quartier. Toutefois, ils n'étaient que les représentants les plus visibles de ce nouveau style de vie. Bien d'autres - artistes, acteurs ou poètes, entre autres - qui partageaient les mêmes intérêts et valeurs, mais avaient des origines différentes, finirent par se considérer comme des membres de ce mouvement. D'une façon ou d'une autre, ils faisaient tous partie du «Monde flottant».

Si les premiers signes de l'émergence de la mentalité du «Monde flottant» apparurent à Kyôto peu après 1625 - comme en atteste la popularité d'une forme de *kabuki* précoce et pleine de verve, les «femmes de *kabuki*» d'*Okuni* - ce style de vie fut rapidement associé à Edo. A cela, plusieurs raisons : avant que Tokugawa Iyasu (1542-1616) n'en fasse sa capitale, en 1603, Edo n'était guère plus qu'un paisible village de pêcheurs. A la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, il était en passe de devenir une métropole de plus d'un million d'habitants. Edo était donc essentiellement une ville nouvelle. A bien des égards, elle se démarquait de tous les centres urbains plus anciens du pays. Près de la moitié de sa population était constituée de samourais, fonctionnaires ou serviteurs du shogun ou encore membres des suites conséquentes installées en ville par les seigneurs régionaux (*daimyos*) à qui le gouvernement imposait d'avoir une résidence à Edo. Dans les deux cas, ces samourais étaient

relativement oisifs, ce qui leur laissait le temps de s'adonner à des loisirs.

Le reste de la population se composait surtout de marchands, d'artisans et de domestiques venus d'autres régions, notamment pour répondre aux besoins de l'importante communauté samouraï. La croissance rapide de la capitale, ainsi que la nécessité récurrente de reconstruire des secteurs entiers de la ville, après les incendies fréquents qui faisaient rage, permirent à bien des marchands d'amasser une fortune considérable. Ces marchands et leurs familles formaient eux aussi un groupe disposant à la fois d'argent et de loisirs.

### Une abondance de lieux de divertissement et de plaisir

Dans ce contexte, il n'était que naturel que la ville en vienne à offrir une variété étonnante de formes et de lieux de divertissement. Même avant qu'Edo ne développe son propre style de *kabuki*, appelé *aragato*, ses théâtres attiraient des foules de spectateurs. De plus, le Yoshiwara, avec ses maisons closes officielles, n'était que le plus prestigieux des nombreux quartiers de plaisir. Restaurants et maisons de thé abondaient. Sur les rivières et canaux, des embarcations proposaient de quoi se restaurer, ainsi que des concerts musicaux. De nombreux temples et sanctuaires accordaient des espaces aux marchands de denrées alimentaires et aux spectacles de rue, tandis que d'autres, comme la colline d'Ueno, devinrent des sites de pique-nique d'où l'on admirait les cerisiers en fleurs ou d'autres sorties saisonnières. Très tôt, déjà, cette abondance de lieux de divertissement semblait caractériser Edo, à en juger par les foules dépeintes sur les paravents du milieu du XVII<sup>e</sup> siècle. (...). De toute évidence, cette ville se prêtait au style de vie de ce Monde flottant émergeant.

### Défaveur officielle

Toutefois, Edo était aussi le siège du *Bakufu*, le gouvernement des *shoguns*, qui étaient *de facto* les maîtres du Japon, malgré les pouvoirs résiduels que conservaient les *daimyos* avec leurs propres domaines. A voir les tours et remparts

massifs de leur château, qui se dressaient au centre de la ville, entourés par les quartiers de leurs suites, on ne pouvait douter du pouvoir et de l'autorité des *shoguns*. Le comportement et la mentalité qu'ils jugeaient appropriés pour leurs sujets étaient à mille lieux des valeurs qui avaient cours au sein du Monde flottant. Ils cherchaient à créer une société fondée sur les traditions des samourais et les principes confucianistes, pour lesquels la loyauté et le service envers les seigneurs étaient la vertu première. Une hiérarchie rigide dictait les relations entre classes sociales. Les samourais, notamment, devaient respecter un code de conduite strict où il n'y avait pas de place pour le laisser-aller qui caractérisait le Monde flottant.

Pourtant, à partir de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, ce monde connut un succès grandissant, même parmi les samourais et, plus surprenant encore, parmi certains officiels du *Bakufu*. Toutefois, le fait de s'adonner ouvertement aux divertissements du Monde flottant était toujours jugé comme quelque peu scandaleux, ce qui explique pourquoi les samourais dépeints dans les peintures de *Moronobu* du Yoshiwara portaient un chapeau de paille et masquaient leurs traits, tout en conservant les deux sabres symboles de leur statut.

Et si les autorités se montraient un peu plus laxistes envers les membres des autres classes qui évoluaient dans le Monde flottant, il est clair que le phénomène dans sa globalité était jugé peu recommandable, à peine tolérable, peut-être une sorte de soupape de sécurité à n'encourager sous aucun prétexte. Ce point de vue refaisait surface régulièrement et mena les autorités à sévir face à ce qu'elles considéraient comme des excès minant la discipline samouraï ou permettant aux gens du peuple d'adopter un comportement dépensier incompatible avec leur statut. Cependant, la défaveur officielle semble n'avoir eu que peu d'effet à long terme sur la popularité du Monde flottant. Au contraire, elle a peut-être ajouté à son succès. Tout comme la réprobation de la bourgeoisie contre les dangers présumés d'un style de vie audacieux contribua à l'attrait du bohémianisme du XIX<sup>e</sup> siècle.

## Le rôle des marchands et des samouraïs

Par le passé, il était généralement admis que le Monde flottant était essentiellement un phénomène de *chônin* (classe des marchands) apparu pour répondre aux intérêts et ambitions de cette classe à la prospérité récente qui, jusqu'à la période Edo, ne possédait aucun lieu de culture propre. S'il y a beaucoup de vérité, dans ce point de vue, il néglige l'importance des samouraïs bien placés, et même de certains *daimyos*, qui non seulement s'adonnèrent aux plaisirs du Monde flottant, mais aussi et surtout jouèrent un rôle essentiel dans la création de la littérature et des œuvres d'art du Monde flottant. Leur patronage fut particulièrement marquant dans le domaine de la peinture. **Kat-sukawa Shunshô** est connu pour avoir reçu des commandes conséquentes du seigneur Yanagisawa, daimyo en retraite de Kôriyama, ainsi que des suites d'autres seigneurs régionaux. Par ailleurs, David Waterhouse a récemment souligné que **Moronobu** aurait eu pour client l'un des protégés du shogun Tsunayoshi.

La contribution des samouraïs au développement de l'*ukiyo-e* ne se limitait toutefois pas à la peinture. On sait depuis longtemps qu'intellectuels et poètes samouraïs commandaient aussi des estampes, voire participaient à leur création. Mais la portée de ces activités commence seulement à être totalement reconnue. Un groupe de poètes samouraïs joua un rôle déterminant dans l'un des changements les plus révolutionnaires de l'histoire des estampes de l'*ukiyo-e* : le passage à l'impression en couleurs, en 1764. Ota Nanpo (1749-1823), écrivain samouraï aux multiples talents, fut pendant deux générations un ami proche et un associé des plus illustres artistes de l'*ukiyo-e*.

Reste à savoir si l'implication des samouraïs eut une influence sur le sujet de l'*ukiyo-e* et, le cas échéant, dans quelle mesure. La réponse à cette question n'est pas aussi simple qu'il n'y paraît. Certes, de par leur éducation, les membres de la classe des samouraïs étaient susceptibles d'avoir une connaissance plus étendue des classiques japonais et chinois que les membres de la classe des marchands. Néanmoins, au fil des

ans, un nombre croissant de ces derniers se mit à s'imprégner de ces classiques, grâce, notamment, à une plus grande disponibilité des éditions imprimées des œuvres les plus connues. A en juger par le nombre d'exemplaires ayant survécu, il existait un marché considérable pour ces livres. Beaucoup, surtout les plus populaires, comme les Contes d'Ise ou les *hyakunin isshu* (Cent poèmes de cent poètes) étaient disponibles en version illustrée, ce qui rendait leur contenu plus accessible, même aux personnes partiellement illettrées. Les roturiers fortunés avaient également d'autres moyens d'acquérir des notions sur les thèmes de la littérature classique. Les boutiques vendaient en grand nombre des éventails dépeignant des scènes du *Conte de Genji*, ainsi que des paravents - éléments essentiels de tout foyer - ornés des mêmes scènes.

Au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, grâce à ces progrès, certains roturiers de rang supérieur étaient aussi versés dans les thèmes de la littérature classique japonaise que leurs contemporains samouraïs. De plus, ces mêmes individus et leurs familles pouvaient se livrer à d'autres activités, comme l'*ikebana* (compositions florales) et la poésie, jusque-là réservées aux samouraïs et à l'aristocratie. En conséquence, les distinctions sociales prônées par le *Bakufu* s'atténuèrent. Chônin et samouraïs étaient de plus en plus susceptibles de se côtoyer d'égal à égal, grâce à des centres d'intérêt communs.

## Poésie, estampes et peinture ukiyo-e

L'un d'entre eux était un style de poésie appelé *kyôka*, de plus en plus prisé à Edo au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il s'agissait de poèmes comiques dont l'humour dépendait de l'habileté de leur auteur à imiter ou s'inspirer de poèmes connus (*waka*) issus du répertoire classique. Dans la forme - dans l'expression et le nombre de syllabes - les *kyôka* ne se distinguaient pas des poèmes qu'ils imitaient. Dans l'esprit, en revanche, ils étaient totalement différents. Les contradictions engendrées par ce passage soudain d'une esthétique à une autre conféraient à ces poèmes un attrait spirituel qui constituait la raison principale de leur création. Cependant, il serait

faux de considérer les *kyōka* comme des parodies ou des satires grossières des *waka* dont ils s'inspiraient, bien au contraire. Aussi étrange que cela puisse nous paraître, ils témoignaient du respect de leurs auteurs pour les œuvres antérieures.

Il existe de nombreux liens entre les *kyōka* et l'*ukiyo-e*. Des *kyōka* figuraient souvent sur les peintures de l'*ukiyo-e*. Un genre d'estampes appelées *surimono*, créées pour les occasions spéciales, combinent des images d'artistes de l'*ukiyo-e* et des vers composés par les membres de groupes de *kyōka* qui les commandaient. Destinées à la distribution privée plutôt qu'à la vente, ces estampes comptent parmi les plus exquises de l'*ukiyo-e* qui soient connues à ce jour. Ces œuvres, toujours liées (mais souvent de façon détournée) aux poèmes, permirent d'élargir la gamme des sujets traités par les œuvres imprimées.

(...)Pourtant, presque tous les grands artistes que nous associons aux estampes - **Kiyonaga**, **Utamaro**, **Hokusai** et **Hiroshige**, par exemple - se considéraient avant tout comme des peintres. Ils *dessinaient* leurs estampes, ils ne les *produisaient* pas. Détail révélateur, ils les signaient souvent comme étant «de leur pinceau».

Mais les peintures des artistes de l'*ukiyo-e* sont bien plus rares que leurs estampes, ce qui est logique : les estampes étaient produites en grandes quantités et mises en vente auprès du public tandis que les peintures étaient des

pièces uniques, en général le fruit d'une commande privée. Pour cette raison précise, elles avaient aussi tendance à se distinguer par leur thème. Si les peintures reflétaient les goûts de ceux qui les commandaient - en général des individus fortunés des classes supérieures, susceptibles d'apprécier des sujets raffinés - les estampes étaient essentiellement des produits commerciaux destinés à la vente au plus large public possible. En conséquence, elles se concentraient surtout sur des thèmes liés aux pièces à succès, à la mode, aux célébrités du quartier des théâtres et des quartiers de plaisir. Cependant, cela ne signifie en rien que leur sujet était plus vulgaire ou dénué des allusions classiques évoquées plus haut. Les courtisanes en vue étaient souvent dépeintes avec des éléments évoquant les dames de la cour du passé, et certaines des pièces de *kabuki* les plus célèbres étaient inspirées de la littérature classique.

L'*ukiyo-e* fut peut-être le genre le plus innovant et le plus vital apparu durant la période Edo.

**Donald Jenkins**

***Le thème de l'ukiyo-e***

***Splendeurs des Courtisanes***

***Japon, peintures ukiyo-e du musée Idemitsu***

**Editions Paris Musées**



Miyagawa Isshō(1689-1779),  
*Le Nouvel an au Yoshiwara*.  
Rouleau suspendu-encre et couleurs sur papier, 87,5 x 160 cm.  
Début XVIII<sup>e</sup>.  
Crédit : Musée Idemitsu

## LES SUJETS DE L'UKIYO-E

### *Kabuki, bunraku, jôruri*

L'expression *kabuki mono*, de *kabuku*, qui signifiait à la fois dégingandé et excentrique, désignait pendant la période Momoyama (1574-1615), des jeunes gens vivant sans aucune règle. C'est l'origine du mot *kabuki*.

La danseuse Izumo no Okuni est considérée comme la fondatrice de cette forme de théâtre. Ses spectacles, à partir de 1603, sur les rives de la rivière Kamo à Kyôto, attiraient des foules enthousiastes. En 1607, elle fut invitée à jouer au château d'Edo. Les actrices étaient à cette époque des courtisanes, mais les autorités leur interdirent la scène. Dès lors, prenant modèle sur les troupes de jeunes garçons (*wakashû*), le *kabuki* sera joué exclusivement par des hommes.

Le théâtre de la période d'Edo a pour origine et pour base le *jôruri*, récitatif accompagné par des percussions et au shamisen, sorte de banjo venu des îles Ryûkyû, qui possède trois cordes qu'on gratte avec un plectre.

Le *bunraku*, théâtre de marionnettes, est le préféré du public à Ôsaka. C'est pour ce théâtre que seront créées nombre des pièces les plus célèbres de la littérature japonaise, notamment par Chikamatu Monzaemon (1653-1724). En 1703, le grand dramaturge monte sur scène pour la première fois, au lieu d'un drame historique (*jidaimono*), un fait divers, créant le théâtre de la vie moderne (*sewamono*).

A la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, le théâtre *kabuki* devint un des grands événements de la vie publique. De grands bâtiments sont érigés pour accueillir ces spectacles. A Edo, trois théâtres officiels, Nakamura-za, Morita-za et Ichimura-za donnent régulièrement des pièces.

Les portraits d'acteurs, destinés aux aficionados, sont un des principaux thèmes des estampes.



Utagawa Kunisada (1786-1864), *L'Acteur de kabuki Iwai Hanshiro V*. Rouleau suspendu, encre et couleurs sur soie, 59,5x30,8 cm. Début XIX<sup>e</sup>. Crédit : Musée Idemitsu

## LES SUJETS DE L'UKIYO-E

### Courtisanes, danseuses ou musiciennes

Dans les quartiers réservés, la vie est réglementée par une étiquette rigoureuse. Les clients doivent respecter des règles de conduite (*sho-wake*).

Classées selon une hiérarchie précise, les courtisanes sont reconnaissables à leurs tenues luxueuses et leur ceinture (*obi*) nouée sur le devant. Au XVII<sup>e</sup> siècle, les courtisanes de haut rang, appelées *tayû*, reçoivent une éducation poussée dans le domaine de la musique, de la poésie, de la danse. Elles mènent un train princier et sont respectées, voire adulées.

Un langage spécial, le *arinsu kotoba*, copié de la langue de la cour impériale, est utilisé pour s'adresser à elles.

Des fillettes, qui leur servent de caméristes, appelées *kamuro*, ou des novices, appelées *shin-zô*, leur servent d'escorte.

A partir des années 1660, la clientèle des *tayû*, dont les services coûtent extrêmement cher, compte, outre la haute noblesse de Cour et les *daimyos*, de riches marchands. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, les *tayû* laissent peu à peu place à une nouvelle catégorie de courtisanes, les *oiran*, tandis que danse et musique deviennent l'apanage des *geisha* ou *geigi*. Outre les courtisanes de haut rang, des filles se livraient à la prostitution dans les établissements de bain, dans les auberges et les restaurants, ou les maisons de thé.

La «peinture du monde flottant» n'évoque jamais les aspects sombres de la vie de ces filles vendues par leurs parents et soumises à l'esclavage sexuel, promises souvent à une fin misérable.



Furuyama (Ishikawa) Moroshige (actif 1678-1698), *Banquet sous les cerisiers en fleurs*. Encre et couleurs sur papier, 34,4 x 45,4 cm. Début XVIII<sup>e</sup>.  
Crédit : Musée Idemitsu

## LES PEINTRES ET LEURS TECHNIQUES

L'*ukiyo-e* s'est développée pendant la période d'Edo (1615-1867), au cours de laquelle le Japon a connu de profondes mutations dans le domaine artistique en particulier. Un de ces changements les plus marquants a été le développement de la technique de la xylogravure ou gravure sur bois, et son application à l'illustration de livres à sujets profanes d'une part, ou son utilisation indépendante, sous forme d'estampes, d'autre part.

Les artistes de cette époque, surtout ceux du courant de l'*ukiyo-e*, pour la plupart des peintres professionnels, se sont empressés d'orienter leur art vers ces nouveaux débouchés commerciaux.

La xylogravure était connue au Japon dès le VIII<sup>e</sup> siècle, grâce à des estampes bouddhiques importées de Chine. Elle était utilisée pour l'imprimerie, mais resta longtemps réservée aux ouvrages religieux et philosophiques, ainsi qu'à quelques grands classiques de la littérature. Les romans (*monogatari*) et les contes (*sôshi*) se transmettaient pour la plupart par des copies manuscrites enluminées. Les premiers romans illustrés en noir et blanc apparurent dans les années 1600. Ces ouvrages, appelés *Sagabon*, étaient composés à l'aide de caractères mobiles et illustrés dans le style de l'école Tosa, qui travaillait pour la cour impériale, et dont la manière était celle de la peinture de Cour de la période médiévale, ou «peinture japonaise» («Yamato-e»). Parmi les premiers titres, figuraient notamment les très populaires *Contes d'Ise* (*Ise Monogatari*). Le livre illustré se popularisa bientôt, donnant naissance aux *kanazôshi*, ou ouvrages imprimés en alphabet syllabique, accompagnés d'images, d'une lecture rendue ainsi plus aisée pour beaucoup.

Les estampes furent d'abord monochromes (*sumizuri-e*), puis bientôt coloriées à la main (*tan-e*), à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Au début du XVIII<sup>e</sup>, apparurent les premières estampes en couleurs réalisées par impression (*beni-e*, à dominante rouge, et *urushi-e*, à l'aspect glacé), et les estampes modernes appelées *nishikie* ou «estampes de

brocart», aux couleurs multiples, inventées en 1765. De prix relativement modeste, les estampes constituaient un article très vendu par les librairies ou par les vendeurs ambulants.

La peinture *ukiyo-e* est appelée *nikuhitsu ukiyo-e* ou «peinture concrète». Elle est réalisée pour des formats et des supports divers : rouleaux suspendus (*kakemono*) destinés à être accrochés dans une alcôve (*tokonoma*), rouleaux en longueur (*emaki*) faits pour être regardés en les déroulant progressivement, peintures de paravents (*byôbu-e*), plus rarement de cloisons (*fusuma-e*). Cette peinture utilise des pigments et un liant, et comme support généralement le papier ou la soie. Beaucoup plus chères que les estampes, les peintures *ukiyo-e* s'adressaient à une clientèle fortunée. Si de nombreux peintres de cette école ont dessiné des croquis destinés à la gravure, tous ne l'ont pas fait, et inversement. Mais les thèmes de la peinture ont généralement servi de modèle à la gravure.

La destination des peintures de courtisanes ou de jolies filles n'est pas très claire : étaient-ce, comme on est tenté de le penser, des commandes d'admirateurs ? Cependant, elles semblent représenter moins des portraits individuels que des types ; peut-être étaient-elles en fait des peintures propitiatoires, destinées à être offertes ou exposées dans des circonstances particulières, comme c'est le cas de nombreux autres thèmes de la peinture extrême-orientale.



Choyōdō Anchi, *Courtisane*. Rouleau suspendu, encre et couleurs sur papier, 95,1 x 38,8 cm. Début XVIII<sup>e</sup>. Crédit : Musée Idemitsu

## LA NAISSANCE DE L'UKIYO-E

### Hishikawa Moronobu et les peintures de jolies femmes de l'ère Kanbun

Dans le courant de l'ère Kan'ei (1624-1645), le portrait de personnages figurés seuls, sur un fond uni, mais liés aux loisirs et non à la vie officielle, fit son apparition.

Ces oeuvres, représentant le plus souvent des danseuses, sont connues sous le nom de «peintures des jolies filles de l'ère Kanbun» (*Kanbun bijinga*), bien que l'on sache aujourd'hui que ce genre est antérieur à l'ère Kanbun (1661-1672).

Leurs auteurs, généralement anonymes, sont des «peintres des villes» (*machi-eshi*), c'est-à-dire des professionnels, exerçant leur art en dehors des écoles traditionnelles patronnées par la cour impériale ou shogunale.

Ces artistes produisent souvent en séries des peintures effectuées selon des modèles, et les peintures de cette période qui nous sont parvenues offrent parfois des ressemblances frappantes entre elles. Les thèmes littéraires transposés à l'époque moderne (*mitate-e*) sont dès cette époque une source de nombreux sujets pour les peintres.

**Hishikawa Moronobu** (?-1694), est le premier artiste à acquérir dans ce genre la célébrité.

Il en est souvent considéré comme le fondateur. Moronobu a laissé des oeuvres dans toutes sortes de formats (rouleaux suspendus ou *kakemono*, rouleaux en longueur ou *emaki*, et paravents). L'artiste et son école pratiquent non seulement la peinture, mais aussi la gravure sur bois pour des estampes ou des illustrations de livres, très à la mode, préfigurant ainsi la variété des techniques et des thèmes de l'*ukiyo-e*.



Hishikawa Moronobu (?-1694), *Jolie Fille et fleurs d'automne*.  
Encre et couleurs sur soie, 88,9 x 31,6 cm.  
Crédit : Musée Idemitsu

## LA PREMIERE MOITIE DU XVIII<sup>e</sup> SIECLE A EDO ET KYOTO

Les ateliers **Torii** et **Kaigetsudô**  
L'école de **Miyagawa Chôshun**

Après l'école d'**Hishikawa Moronobu**, celle qui gagna la plus grande célébrité, dans le courant des ères Hôei et Shôtoku (1704-1716), fut l'atelier de **Kaigetsudô Ando**, installé à Edo.

Cet atelier produisait apparemment des peintures en grandes séries, selon une technique et un style très précis, et aisément reconnaissables.

**Kaigetsudô Ando** en fut probablement l'initiateur, suivi par cinq autres artistes travaillant probablement étroitement sous sa direction : **Anchi**, **Doshin**, **Doshu**, **Doshû**, et **Dohan**, mais chacun avec ses particularités. Tous ces artistes se spécialisèrent dans les portraits en pied de courtisanes de haut rang, mettant l'accent sur la richesse des tenues.

**Miyagawa Chôshun** (1682-1752) fut le contemporain de l'atelier Kaigetsudô.

Cet artiste, qui avait étudié la technique de l'école Tosa, reconnaissable par son style très décoratif, devint célèbre dans le courant des ères Shotoku et Kyôhō (1711-1736).

Comme l'atelier Kaigetsudô, il se consacra surtout à la peinture de courtisanes, mais dans un style raffiné qui annonce les développements ultérieurs de l'*ukiyo-e*.

Chôshun eut pour élève **Miyagawa Isshō** (1689-1779).

**Nishikawa Sukenobu** (1671-1750) et les artistes de Kyôto

Le principal peintre de Kyôto est, à cette époque, **Nishikawa Sukenobu** (1671-1750).

Cet artiste cultivé, qui avait étudié le style des écoles officielles, Kanô et Tosa, a beaucoup travaillé pour l'illustration de livres, de romans d'abord, puis de plus en plus, à partir de l'ère Kyôhō (1716-1736), en réalisant des illustrations ayant pour sujet les jolies femmes dont il s'était fait une spécialité. Mais il a également peint un grand nombre de représentations de jolies filles, dans des décors réduits à quelques éléments.

A ses côtés, des artistes de la capitale impériale comme **Tsukioka Sessai** ou **Gion Seitoku** ont laissé des oeuvres pleines d'originalité.



Miyagawa Chôshun (1682-1752), *Courtisane*. Rouleau suspendu encre et couleurs sur soie, 88,1 x 33,4 cm. Début XVIII<sup>e</sup>.  
Crédit : Musée Idemitsu

## LA FIN DU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE

Suzuki Harunobu et Kitagawa Utamaro

La fin du XVIII<sup>e</sup> siècle vit l'apparition des premières estampes polychromes, appelées *nishiki-e*. («peintures de brocart»). **Suzuki Harunobu** (1725-1770) joua un rôle majeur dans le développement de cette technique, ainsi qu'**Ippit-susai Bunchô**, qui contrairement à Harunobu, laissa bon nombre de peintures.

**Utamaro** (1753-1806), fut pendant une bonne partie de sa vie un artiste plutôt obscur, sous le nom de Toyoaki. Il acquit soudain la notoriété dans le courant de l'ère Tenmei (1781-1789) pour ses estampes représentant des portraits en buste (*okubi-e*) des filles de Yoshiwara. Il se consacra dès lors principalement à l'estampe, mais ses peintures restent considérées comme des chefs-d'oeuvre du genre. Il eut pour rival, aux yeux de ses contemporains, **Chôbunsai Eishi** (1756-1829), célèbre pour ses vues de la Sumida.

L'école de **Miyagawa Chôshun** compte à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle plusieurs artistes de talent, dont **Katsukawa Shunshô** (1726-1792). Bien que très célèbre par ses estampes, Shunshô a laissé aussi dans le domaine de la peinture des oeuvres d'une grande nouveauté, qualifiées de «portraits réalistes» (*nigao-e*). Shunshô doit aussi en partie sa réputation à son élève le plus célèbre, **Katsushika Hokusai**.

L'école Torii s'était fait une spécialité de la peinture d'acteurs, notamment pour des enseignes de théâtre, mais plusieurs représentants de cette école ont aussi excellé dans la peinture des jolies filles.



Kitagawa Utamaro (1753 ?-1806), *Le Déshabillage*, 117,2 x 53,4 cm.  
Bien culturel important. Crédit : Musée Idemitsu

## LE XIX<sup>È</sup> SIECLE

### L'école de **Hokusai** et l'école **Utagawa**

La grande école qui domine la fin de la période d'Edo est l'école Utagawa.

Elle fut fondée par **Utagawa Toyoharu** (1735-1814), qui excellait dans les « peintures en trompe-l'oeil » (*uki-e*) et celles de jolies filles (*bijinga*). Il eut pour disciples **Toyokuni** (1769-1825) et **Toyohiro** (1765-1829), qui affirmèrent la célébrité de l'école.

**Toyokuni** acquit une très grande popularité durant l'ère Kansei (1789-1801) grâce à ses estampes de portraits d'acteurs. Mais il a laissé aussi des peintures de jolies filles dans un style très personnel.

Son disciple Kunisada, qui prit dans les années 1840 le titre de **Toyokuni III**, était un des artistes les plus réputés à la fin de la période d'Edo.

Le plus célèbre artiste de cette école reste néanmoins **Ando Hiroshige**, le célèbre créateur de la série d'estampes des *Cinquante-trois sta-*

*tions du Tôkaidô*, qui s'est illustré également dans la peinture de jolies filles, d'acteurs et de paysages.

Elève de Katsukawa Shunshô, **Katsushika Hokusai** (1760-1849), s'est illustré dans la peinture de jolies filles pendant sa période de jeunesse, jusque dans la première décennie du XIX<sup>e</sup> siècle. Elles révèlent déjà le tempérament de l'artiste de génie qui allait marquer toute la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

Si Edo confirme son rôle central dans le développement de l'*ukiyo-e* à cette époque, les autres grandes villes du Japon comptent également des artistes de talent tels que **Tsukioka Settei**, **Gion Seittoku**, ou encore **Okada Gyokuzan**.



Katsushika Hokusai (1760-1849), *Clair de lune*, rouleaux suspendus. Encre et couleurs sur papier, 99,1 x 26,3 cm. Début XIX<sup>e</sup>.  
Crédit : Musée Idemitsu

## GLOSSAIRE

**Aigi** 間着 «vêtement intermédiaire , vêtement de dessous

**Ageya** 揚屋 Maisons de rencontre où les courtisanes de haut rang donnaient leurs rendez-vous

**Bakufu** 幕府 gouvernement shogunal

**Bakumatsu** 幕末 fin de la période d'Edo (1615-1867), depuis l'intrusion du Comodore Perry en 1853 à l'avènement de l'ère Meiji en 1867

**Biwa** 琵琶 sorte de luth dont on joue en frappant les cordes à l'aide d'un plectre

**Buke shohatto** 武家諸法度 ordonnances réglant le train de vie des militaires

**Bushi** 武士 membre de la noblesse d'épée

**Byôbu** 屏風 paravent pliant

**Chonmage** 丁髷 style de coiffure masculine, le devant du crâne rasé, les cheveux formant un chignon

**Chônin** 町人 habitants des villes, comprenant les artisans (shokunin職人 ) et les commerçants (shônin商人 )

**Daimyô** 大名 Chefs militaires chargés de l'administration des kuni ou provinces

**Daishômai** 大小舞 Danse apparentée à la danse Itoyori-mai 糸織舞 qu i fait partie des danses de nouvel an ennen-no-mai 延年の舞 dans les temples. Cette danse est effectuée par un jeune garçon habillé en fille.

**Emaki** 絵巻 rouleau en longueur portant un texte ou des illustrations peintes. Ce type de format était très utilisé au Japon pendant les période de Heian et Kamakura

**Engawa** 園川 veranda des maisons traditionnelles japonaises

**Enkyoku** 宴曲 «chants de banquets», chants narratifs de la période de Kamakura et Muromachi, chantés lors des banquets donnés par la noblesse

**Fukinukiyatai** 吹き抜き屋台 convention picturale consistant à peindre les bâtiments sans toits, afin de représenter des scènes d'intérieurs. Ce procédé est typique du Japon et de la peinture dite «nationale» ou Yamato-e.

**Furisode** 振袖 littéralement «manches traînantes» ; kimono à manches très larges

**Fûryû odori** 風流踊り «danses à la mode» interprétées par des troupes de danseuses à Kyôto à partir de la fin du XVIe siècle.

**Fusuma** 襖 cloison coulissante

**Geigi** 芸妓 voir geisha

**Geisha** 芸者 «artiste». Au XVIII<sup>e</sup> siècle, femme (ou parfois homme) pratiquant d'un instrument, le chant et la danse

**Genji monogatari** 源氏物語 roman de Murasaki Shikibu, grand chef-d'œuvre de la littérature japonaise datant du Xe siècle, qui raconte notamment les aventures sentimentales du prince Genji.

**Genroku Bunka** 元禄文化 Culture de l'ère Genroku, considérée comme une période de changements sociaux importants.

**Geta** 下駄 cothurnes, surélevées pour marcher à l'extérieur sans salir son vêtement. Les geta sont souvent portées par des courtisanes, à cause de leurs vêtements très longs.

**Gidayû** 義太夫 type de récitation

**Haikai** 俳諧 type de versets comprenant 5/7/5 syllabes

**Han** 藩 Domaines féodaux

**Hanami** 花見 Fête de cerisiers en fleur, qui a lieu au mois d'Avril

**Hari** はり «fierté», une des qualités des courtisanes de haut rang.

**Hashigakari** 橋掛かり Dans le théâtre japonais, passerelle conduisant à la scène

**Hashijorô** 端女郎 Au XVII<sup>e</sup> siècle, à Kyôto et à Ôsaka, courtisanes de rang inférieur aux tayû 太夫 et aux kôsh 格子

**Heian** 平安 Ancien nom de la capitale impériale, Kyôto, pendant la période du même nom, qui dura de 794 à 1185.

**Hosoban** 細版 estampe de format allongé.

**Hyôtan ashi, mimizu gaki** 瓢単足, 蚯蚓描 sobriquet appliqué au style de l'école Torii parce que les pieds des personnages étaient supposés ressembler à des gourdes et le trait, à des vers de terre.

**Iki** 粋 «Chic»

**Jôruri** 浄瑠璃 textes narratifs de la période de Muromachi, dont la récitation était accompagnée au biwa, qui servirent de base au théâtre de marionnettes

**Kabuki** 歌舞伎 les premiers théâtres kabuki furent d'abord sur la rivière Kamo, dans le quartier de Shijô, à Kyôto

**Kabukimono** nom donné à des jeunes gens habillés de manière extravagante, et semant le désordre dans les rues de Kyôto

**Kabuku** «se dégingander», se comporter de manière excentrique.

**Kôshi** 格子 *Au XVII<sup>e</sup> siècle, à Edo, courtisanes de rang intermédiaire*

**Kosode** 小袖 *littéralement «manches étroites» ; kimono à manches plus étroites que les kimono furisode*

**Kyôka** 狂歌 *«poème excentrique», satirique ou humoristique*

**Mimizu gaki** *voir hyôtan ashi mimizu gaki*

**Mitate-e** 見立絵 *Œuvre dont le thème fait allusion à une œuvre ou une histoire ancienne.*

**Nesagari hyôgo** 根さがり兵庫 *coiffure à la mode de Hyôgo, c'est-à-dire avec un chignon, mais tombante, à la mode au milieu de la période d'Edo, au XVIII<sup>e</sup> siècle.*

**Nikushitsu Ukiyo-e** 肉質浮世絵 *Peinture Ukiyo-e*

**Nishiki-e** *« estampes de brocart » de qualité supérieure, inventées en 1765.*

**Ninjô** 人情 *sentiments humains*

**Ôban** 大判 *estampe de grand format*

**Obi** 帯 *ceinture qui sert à tenir le kimono.*

**Ohaguro** お歯黒 *Littéralement, noir pour les dents. La coutume de se noircir les dents à l'aide de poudre de noix de galle diluée dans du vinaigre ou de l'alcool pour les femmes adultes a perduré jusqu'à la fin de la période d'Edo (1615-1868).*

**Okuni** 阿国 *danseuse considérée comme la créatrice du théâtre kabuki en 1603*

**Otogizôshi** 御伽草子 *Courts romans en vogue depuis la période de Muromachi jusqu'au début de celle d'Edo.*

**Rônin** 浪人 *littéralement, «homme de la vague» ; militaire (bushi, samouraï) sans maître*

**Sankin kôtai** *système de résidence alternée à Edo auprès des Shoguns, imposée aux daimyos pendant la période d'Edo.*

**Seirô** 晴朗 *«maison vertes» ; bordels*

**Shamisen** 三味線 *Instrument de musique à trois cordes frappées à l'aide d'un plectre, originaire des Philippines*

**Sharebon** 洒落本 *genre de romans traitant des histoires des quartiers réservés*

**Shigoki** しごき *pièce de tissu qu'on fixe sous le obi dans un but décoratif*

**Shimabara** *quartier des prostituées institué en 1640, à l'extrémité sud-ouest de Kyôto. Mesurant 200 mètres sur 240, il était pourvu d'une seule entrée, afin de permettre le contrôle.*

**Shimada** 島だ *type de coiffure avec une queue de cheval formant une boucle ressemblant à un chignon derrière la tête.*

**Shinmachi** 新町 A Ôsaka, quartier des bordels institué en 1631, à l'ouest de la ville

**Shirabyôshi** 白拍子 *danseuses habillées en hommes qui exécutaient des danses religieuses dans les temples, depuis la période de Heian (794-1185)*

**Shôgun** 将軍 *Généralissime et chef de l'Etat*

**Shôji** 障子 *cloisons coulissantes*

**Shunga** 春画 *peinture ou estampe pornographique*

**Suivante** 禿 *kamuro petite fille employée dans un bordel comme camériste*

**tayû** 太夫 *littéralement, «ministres» ; courtisanes de rang supérieur*

**Tenjin** 天神 *courtisanes de rang intermédiaire*

**Tenka** 天下 *littéralement «Sous le Ciel» ; l'Empire, le Japon*

**Tsû** 通 *«savoir-faire», qualité du connaisseur*

**Ukiyo** 憂世 *«Monde de souffrances»*

**Ukiyo** 浮世 *«Monde flottant».*

**Ukiyo monogatari** 浮世物語 *titre d'un recueil de nouvelles d'Asai Ryôji (1612-1691) paru vers 1661, dont la préface donne la première définition du «monde flottant», comme état d'esprit libre et insouciant.*

**Ukiyo zôshi** 浮世草子 *«Contes du Monde flottant», style de littérature dont Ihara Saikaku est considéré comme le précurseur et le plus grand représentant*

**Urushi-e estampes** *«laquées».*

**Wakashu** 若衆 *«jeune homme» ; jeune éphèbe du théâtre kabuki*

**Yabô** 野望 *rustre*

**Yuiwata** 結い綿 *coiffure utilisant une pièce de coton (tegara手絡) pour nouer les cheveux*

**Yûjo** 遊女 *courtisane, prostituée*

**Yûjo kabuki** 遊女歌舞伎 *Kabuki joué par des courtisanes*

**Yuna** 湯女 *filles des établissements de bain, chargées de masser, laver les cheveux, et rendre d'autres services aux clients*

**Zôri** 草履 *sandales*

## INFORMATIONS PRATIQUES

### Commissaire

Michel Maucuer  
Conservateur en chef  
au musée Cernuschi

### Communication

Maryvonne Deleau  
Tél : 01 53 96 21 73  
Fax : 01 53 96 21 71  
maryvonne.deleau@paris.fr

## TARIFS D'ENTREE DANS L'EXPOSITION

7,50€ TP  
5,00€ TR  
3,50€ TJ

## ACTIVITES PEDAGOGIQUES ET CULTURELLES

Des visites conférences peuvent être organisées à la demande, en appelant le service des publics au 01 53 96 21 72

Pour découvrir individuellement l'exposition, des visites conférences ont lieu les mardis et samedis à 14h30 (sauf mardi 11 novembre et samedi 15 novembre)

Durée : 1h30

Groupe de 20 personnes maximum

Tarif plein : 91€ + entrée de l'exposition

Tarif senior : 68,50€ + entrée de l'exposition

### CONFÉRENCES DE L'INALCO (LANGUES O') AU MUSEE CERNUSCHI

L'Inalco (Langues O') et le musée Cernuschi initient un partenariat qui débute par une série de conférences autour du Japon et de l'exposition.

- **La femme dans la peinture *ukiyo-e***

par Brigitte Koyama-Richard, professeur à l'Université Musashi  
*Jeudi 25 septembre* à 16h - entrée libre

- **L'*ukiyo-e* et le monde des acteurs itinérants dans le Japon d'aujourd'hui**

par Pascal Griolet, maître de conférences à l'Inalco  
*jeudi 2 octobre* à 16h - entrée libre

- **Le rôle de l'empereur à l'époque d'Edo**

par François Macé, professeur à l'Inalco  
*Jeudi 16 octobre* à 16h- entrée libre

- **Le quartier des courtisanes du Yoshiwara vu à travers les livres illustrés d'Edo**

par Christophe Marquet, professeur à l'Inalco  
*Jeudi 23 octobre à 16h - entrée libre*

- **Festins et banquets dans l'ukiyo-e**

par Michel Maucuer, commissaire de l'exposition et conservateur en chef au musée Cernuschi  
*Jeudi 30 octobre à 16h - entrée libre*

- **L'ukiyo-e vue depuis le XX<sup>e</sup> siècle**

par Michael Lucken, professeur à l'Inalco  
*Jeudi 6 novembre à 16h - entrée libre*

- **Mori Ôgai et les «nouvelles femmes» d'Edo**

par Emmanuel Lozerand, professeur à l'Inalco  
*Jeudi 20 novembre à 16h - entrée libre*

## AUTRES CONFÉRENCES

- **Le shogunat Tokugawa**

L'époque dite d'Edo est aussi connue sous le nom des Shogun Tokugawa. Leur capitale attira toutes sortes de négociants qui promettaient un enrichissement rapide. Ces fortunes étaient dépensées dans la cité d'Edo. Mais, outre ces plaisirs si habilement décrits par les estampes et les peintures, cette période a connu de nombreux bouleversements.

*les mardis 30 septembre, 14 octobre, 18 novembre, 2 décembre à 12h30*

Durée : 1h, sans réservation

Tarif : 4,50€

Japon-Occident, un long face à face :

- **L'apport de l'Occident au Japon**

par Nelly Delay, historienne d'art  
*samedi 4 octobre à 16h - entrée libre*

- **L'apport du Japon à l'Occident**

par Dominique Rivolier-Ruspoli, philosophe et photographe  
*dimanche 5 octobre à 16h - entrée libre*

## DÉMONSTRATION D'IKEBANA

L'*ikebana*, art floral japonais, est un art millénaire dans lequel la disposition des éléments du bouquet est réglée par une symbolique héritée des offrandes de fleurs faites à Buddha depuis le VII<sup>e</sup> siècle. Un bouquet d'*ikebana* associe végétaux de la nature et fleurs cultivées; l'harmonie qui se dégagera de la composition, naîtra du respect des principes de base mais aussi du dialogue que le pratiquant aura établi avec les végétaux

*Dimanche 28 septembre, samedi 18 octobre et dimanche 9 novembre à 15h - entrée libre.*